

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 20

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de concerts, laissant tout le gros du travail courant à des sous-ordres; ou bien partager le travail entre deux ou plusieurs chefs titulaires, chacun avec son département bien délimité.

C'est de cette dernière façon que l'on procède toutes les fois qu'il s'agit d'assurer l'exploitation d'un grand orchestre obligé de gagner sa vie par son seul travail. Tel est le cas en particulier de l'Orchestre philharmonique de Berlin, pour ne citer que le plus connu, où chaque genre de concerts est dirigé par un chef spécial.

La première solution a été envisagée tout d'abord. Mais les bons chefs d'orchestre auxquels on s'est adressé ont estimé que diriger les concerts d'abonnement et les concerts du mercredi, plus, éventuellement, quelques autres concerts de musique sérieuse, était un travail suffisant. Tous ont été d'avis que cinquante concerts artistiques par an est le maximum de ce qu'on peut demander à un directeur consciencieux. Restait un très grand nombre de concerts à abandonner à des sous-chefs, et l'on ne pouvait demander à celui qui fonctionne actuellement et qu'il n'était pas question de remercier, M. Giroud, d'assumer un travail aussi considérable sans renoncer complètement à son activité comme première flûte, ce qui eût été pour l'orchestre une perte irréparable.

C'est alors que s'est présentée une combinaison par laquelle il nous a paru possible de sauvegarder mieux l'avenir artistique de l'orchestre, en réservant à un artiste de grand mérite les seuls concerts d'abonnement, et en faisant appel à un autre artiste, de grand mérite également, pour les concerts du mercredi, et la direction générale du reste de la musique. Grand travailleur, jeune et actif, M. Ehrenberg se sent capable, sans négliger le côté artistique des concerts à grand orchestre, d'organiser tout le service musical du Casino, ce qui nous est une garantie que ce service ne dégénérera pas en «bastringue», mais conservera, jusque dans ses manifestations les plus modestes, de la tenue et un cachet d'art. Les concerts du mercredi et quelques concerts extraordinaires au théâtre permettront du reste à M. Ehrenberg de donner sa mesure entière comme artiste et comme directeur.

En mettant à part huit concerts par an, en les confiant à un musicien aussi remarquable que M. E. Bloch, qui pourra les préparer à loisir et concentrer sur eux tout son effort, la commission musicale a eu surtout en vue d'aller au devant des craintes du rédacteur de la *Gazette des Etrangers*, de réserver au grand art un refuge, un palladium, d'empêcher, si faire se peut, toute déchéance du niveau artistique des concerts symphoniques de Lausanne.

La combinaison plaçant à côté de M. Bloch non un inférieur, mais un égal, en la personne de M. Ehrenberg, aura, nous l'espérons, pour conséquence de susciter entre ces artistes, non pas une rivalité qui exclut l'étroite délimitation de leurs sphères respectives, mais une saine émulation artistique, très avantageuse pour la qualité de nos concerts. Il est probable que chacun des deux chefs se révélera bientôt supérieur dans une certaine spécialité et que nous aurons le plaisir de goûter ainsi de bonnes auditions dans des genres différents, au lieu de voir les programmes s'orienter trop exclusivement dans une direction unique.

En résumé, un seul chef n'était pas possible, aucun chef ne pouvant donner de bons concerts artistiques en dirigeant quatorze fois par semaine. Au lieu d'un chef principal avec trois ou quatre sous-ordres, nous aurons deux bons chefs et un premier sous-chef, avec un chef pianiste pour les concerts d'hôtel. De cette façon, les quatorze concerts auront lieu, à raison de deux services par jour, et chaque directeur pourra néanmoins apporter à la préparation de sa tâche artistique le temps et le soin nécessaires.

Bien à vous,

EDOUARD COMBE.

La Musique à l'Etranger.

ALLEMAGNE

10 août.

La saison n'est plus à la musique, elle est aux théâtres en plein air et aux festspiele. Il y en a une fameuse séquence! Et ils ne sont que diversement musicaux. Enumérons :

A Eger, et à Altdorf, près Nuremberg, les cortèges dont Wallenstein est le héros et pour lesquels le Dr Heinrich Schmidt de Bayreuth (celui qui vient, avec M. Ul. Hartmann, d'éditer chez Klincksieck, à Leipzig, une brochure d'anecdotes locales intéressantes parce qu'on y suit le Maître dans sa vie au jour le jour, sur *Wagner à Bayreuth*), pour lesquels donc le Dr Schmidt a recherché et transcrit les musiques authentiques du XVII^{me} siècle. Le charmant Petit-Bayreuth classique de Thuringe, Lauchstädt: la Société Goethe a donné quelques représentations choisies de trois pièces rares du poète: le *Satyre*, *Pandore* et le prologue *Ce que nous apportons*, sur la scène modernisée par Max Reinhardt, du théâtre

rococo où la belle société de Weimar se réunissait volontiers jadis, avec musiques d'accompagnement empruntées à Haydn, à Mozart et quelques contemporains. Les fêtes « pour l'encouragement de la jeunesse » au Kaufbeuren instituées dès 1497 par l'empereur Maximilien, avec les rondes et les danses des fillettes en costumes et les exercices des garçonnets en uniformes d'autrefois. D'autres représentations nationales, patriotiques : *Louis le Bava-rois* du poète Martin Greif à Kraiburg (Hte-Bavière); la XI^{me} fête de chant à Erlangen, qui a réuni près de quatre mille choristes-hommes. A Cologne, les soirées festives du *Mariage de Figaro*, de *Fidelio*, d'*Elektra*, avec Mottl pour Mozart, Steinbach pour Beethoven et Lohse pour Strauss au pupitre et les meilleurs chanteurs et cantatrices, venus de toute l'Allemagne et d'ailleurs : M^{mes} Preuse et Fassbender, M. Feinhals de Munich ; MM. Knupfer, Bischoff, Knote, M^{me} Fr. Hempel, M^{me} Plaichinger de Berlin ; M^{lle} Siems de Dresde ; M^{mes} Marcell, B. Kiurina de Vienne ; M. Reiss de New-York, etc.

Et puis il y a eu Bayreuth. Mais... gardons nos souvenirs et nos illusions.

A Leipzig, il faut signaler la première audition en Allemagne de la *Symphonie VIII pour orgue*, de Ch.-M. Widor. Le professeur Karl Straube, directeur de la Société Bach, l'un des virtuoses de son instrument, s'est montré pleinement à la hauteur de sa tâche difficile et a su en faire valoir toutes les finesses de registration ; mais le bon public de la Thomas-kirche a peu goûté les sept parties de cette œuvre brillante plus que religieuse, dont les mélodies théâtrales escomptent l'effet extérieur, et a témoigné sa désapprobation en évacuant peu à peu la salle, par groupes de plus en plus pressés. M. Straube fut davantage récompensé de ses efforts, lors de l'exécution de la *Messe en si mineur*, avec M^{mes} Hering-Warbeck, Philippi, MM. Walter et Eweyk, et l'orchestre du Gewandhaus ; toutefois, comment ne pas reprocher à un musicien de sa qualité d'en avoir biffé le *Credo*, rien que ça !

Pour l'heure, toute la musique est réfugiée à Munich. Aux représentations solennelles de Mozart au Théâtre de la Résidence, de Wagner au Théâtre Prince-Régent, des classi-Gœthe, Schiller, Shakespeare au Théâtre des Artistes, sous la régie admirablement soignée de Max Reinhardt et qui s'accompagnent aussi de musique écrite par Max Schillings pour *Faust*, par Eng. Humperdinck pour les drames et comédies de Shakespeare, il y a les concerts de M. Ferd. Lœwe à la Tonhalle et les soirées symphoniques de José Lassalle au Restaurant de l'Exposition.

M. Ferdinand Lœwe, l'excellent chef d'orchestre viennois, à qui revient l'honneur d'avoir, en un hiver, formé un corps homogène avec les jeunes instrumentistes du nouveau Konzertverein, avait annoncé un cycle de onze séances qui comprendraient les neuf symphonies de Beethoven, les quatre de Brahms et quatre sur les neuf de celles de Bruckner. Ce cycle des trois B est un véritable haut-fait musical, et nous aurions seulement attendu de M. Lœwe, disciple de Bruckner, qu'il fît à son Maître la part moins congrue. Tel quel, néanmoins, ce sera une révélation, et les trois premières soirées déjà écoulées nous sont garantes qu'il s'agit là de véritables fêtes d'art.

Les deux premières symphonies de Beethoven ont été spécialement à la portée de l'orchestre, qui les a rendues avec une précision, une netteté intelligente et suffisamment de grâce légère ; M. Lœwe s'est entendu d'ailleurs à faire discrètement ressortir la griffe du lion, dans le *scherzo* et le *finale* de la I^{re}, dans la II^{me}, qui est déjà tout Beethoven, depuis l'introduction annonciatrice de la IX^{me}, jusqu'au thème du rondo final, avec sa carrure à la Beethoven. Ah ! c'est comme interprète de Bruckner que M. Lœwe fait merveille ; il évite la lourdeur massif de Mottl aussi bien que le figolage des détails et il apporte de la clarté : il dégage les grandes lignes. Rien ne s'en perd pourtant de ces détails, car M. Lœwe est un de ceux qui savent combien toutes les notes de Bruckner doivent être perçues et senties ; mais la difficulté qui consiste, avec ce génial « schulmeister » de la symphonie, à ne pas tomber dans le morcellement, jamais elle n'a été plus magnifiquement résolue. L'unité transcendante de cette VII^{me} symphonie est apparue triomphale, autant que la simplicité de sa construction. La certaine uniformité d'orchestration, indéniable chez Bruckner, n'est après tout pas beaucoup plus grave que celle qu'on peut remarquer chez Beethoven ; elle nous frappe plus, parce que le contenu nous est moins familier et que nous nous achoppons à des détails extérieurs. Son attachement à Bruckner n'empêche nullement M. Lœwe de diriger Brahms comme un spécialiste : nous pourrions faire des comparaisons d'autant plus curieuses au moment des fêtes de Septembre, que M. Steinbach, lors de la soirée Brahms des Meisterdirigenten, l'automne dernier, n'avait pas très péremptoirement justifié sa réputation. La manière sobre, sans gesticulations affectées ni outrées, de M. Lœwe, qui tempère les éclats et régularise les écarts du vieux Bruckner, s'adapte aussi excellemment aux œuvres de Brahms, châtiées autant que précieuses.

Le public cosmopolite prend goût à ces belles séances et manifeste son enthousiasme et sa gratitude par des applaudissements qui vont jusqu'aux acclamations et ne cessent que lorsque le chef, un peu trop modeste, fait lever son orchestre pour qu'il en prenne sa part.

MARCEL MONTANDON.